

Les Cultures Africaines et les Défis de Développement

Joachim Adjagbessi

Professeur certifié de philosophie, doctorant en épistémologie en instance de soutenir la thèse (thèse en instructions). Université d'Abomey-Calavi, Bénin

[Doi: 10.19044/esipreprint.11.2023.p294](https://doi.org/10.19044/esipreprint.11.2023.p294)

Approved: 07 November 2023

Posted: 09 November 2023

Copyright 2023 Author(s)

Under Creative Commons CC-BY 4.0

OPEN ACCESS

Cite As:

Adjagbessi J. (2023). *Les Cultures Africaines et les Défis de Développement*. ESI Preprints.

<https://doi.org/10.19044/esipreprint.11.2023.p294>

Resume

La lutte de restauration culturelle bien que noble dès l'origine, s'est maladroitement confondue à un combat de vengeance et de retour intégral aux sources dépourvu de choix culturels éclairés et de responsabilité assumée. La précipitation caractéristique de restauration des cultures africaines a conduit inéluctablement les pionniers à prioriser la valorisation culturelle sans discernement des aspects obsolètes et antivaleurs sociales. Ainsi, l'objectif visé consiste à faire remarquer que le chemin de la valorisation culturelle n'est pas le meilleur, il est plutôt très erroné. Il convient donc d'éviter de présenter les traditions et pratiques coutumières africaines comme les meilleures armes pour le développement de l'Afrique mais plutôt la conversion de ces pratiques en moyens de technologie moderne. Pour réaliser le travail, la méthode d'analyse critique et de comparaison des recherches et des œuvres a été le chemin emprunté. Ce procédé a permis de comprendre que pour relever les défis du XXI^e siècle en Afrique, la technique devrait l'emporter sur le culturel, les besoins matériels sur les besoins spirituels ou métaphysiques de telle sorte que les orientations devraient porter prioritairement sur les aspects technologiques et scientifiques de la culture. Les données morales et religieuses sont les aspects qui divergent d'un milieu à l'autre, d'une époque à l'autre. Par contre, les techniques de transformation de la nature et les modes de construction de l'habitat reposent sur des principes universels que chaque peuple a l'obligation de s'approprier en vertu de son appartenance à l'humanité.

Mot-cles: Traditions, occultisme, métaphysique, connaissance, science, technologie

African Cultures and Development Challenges

Joachim Adjagbessi

Professeur certifié de philosophie, doctorant en épistémologie en instance de soutenir la thèse (thèse en instructions). Université d'Abomey-Calavi, Bénin

Abstract

The struggle for cultural restoration, although noble from the outset, has been clumsily confused with a fight for revenge and a complete return to one's roots, devoid of enlightened cultural choices and assumed responsibility. The characteristic haste to restore African cultures has inevitably led pioneers to prioritize cultural valorization without discerning obsolete aspects and social anti-values. The aim here is to point out that the path of cultural valorization is not the best one, but rather a very wrong one. It is therefore important to avoid presenting African traditions and customary practices as the best weapons for Africa's development, but rather to rationalize these practices. To carry out the work, the method of critical analysis and comparison of research and works was the path taken. This process enabled us to understand that, in order to meet the challenges of the 21st century in Africa, technology should take precedence over culture, material needs over spiritual or metaphysical needs, so that priority should be given to the technological and scientific aspects of culture. Moral and religious data are the aspects that diverge from one environment to another, from one era to another. On the other hand, the techniques for transforming nature and the ways in which homes are built are based on universal principles that every people has an obligation to appropriate by virtue of belonging to humanity.

Keywords: Traditions, occultism, metaphysics, knowledge, science, technology

Introduction

Quand on aborde le sujet du développement de l'Afrique, les Africains focalisent souvent leurs attentions sur la nécessité de dynamisation culturelle, de restitution du patrimoine culturel, mettant en vedette le concept du développement endogène.

Cette orientation ignore malheureusement la problématique du développement au XXI^e siècle. Il est une évidence qu'une nation, dans

l'élaboration de son plan de développement intègre ou s'inspire de son cadre géographique, historique, politique et socio-culturel. Autant il est une exigence pour chaque peuple de faire un effort d'ouverture et d'adaptation en vue de s'approprier les moyens technologiques et scientifiques devenus des vecteurs de développement sur l'échiquier international. Certes, chaque peuple a sa culture, chaque communauté a ses coutumes dont la sauvegarde relève d'un devoir sacré et fondamental. Toutefois, vu les principes universels de bonne gouvernance économique qui ont fait leurs preuves au-delà des frontières nationales et qui demeurent identiques sans grandes variations dans l'espace et le temps, comment relever le défi du développement sans bousculer les fondamentaux des cultures contraires aux exigences du développement ? Les ambitions de l'originalité intégrale que prônent les Africains relèvent-elles du mythe ou de la réalité ? Ce travail constitue le deuxième essai en matière d'article de publication et s'inspire d'une revue de littérature dont principalement Et si l'Afrique refusait le développement de Axelle Kabou, La Rationalité, une ou plurielle de Paulin Hountondji, Race et histoire de Claude Lévi-Strauss.

Méthodes

La présente recherche relevant essentiellement de la réflexion philosophique s'inspire de l'analyse critique. Elle consiste dans un premier temps à étudier la revue littéraire tenant compte des centres d'intérêt en relation avec le sujet. En outre, les notes et les commentaires relevés lors des travaux de conférence-débat, des séminaires scientifiques et des émissions diverses font également objet d'analyse critique et comparative.

Résultats

Des analyses critiques et comparatives, se dégagent les résultats où la réflexion des cadres et intellectuels africains est révisée et réorientée, les raisonnements sont reformulés de manière à reconsidérer les inférences logiques entre les causes et les effets d'un phénomène de manière à éviter de confondre les uns avec les autres. En outre, les comportements quotidiens des personnes ordinaires et des populations en général ont connu une évolution en termes de distinction entre les faits rationnels et irrationnels en vue de la promotion de la rationalité.

Combat pour l'identité culturelle

Les intellectuels africains, au lendemain des indépendances, ont entrepris un combat de revalorisation culturelle en réaction aux assauts dévastateurs des colonisateurs contre les pratiques traditionnelles africaines jugées comme dépourvues de sens, primitives ou « prélogiques ». Ce combat dont l'objectif visait à restituer aussi bien la dignité que l'honneur

des peuples africains, donnait lieu à un espace de productions scientifiques, littéraires et artistiques.

Ayant pris une part active à ce combat malgré son origine qui trahit quelquefois les profondeurs culturelles dont il est nourri pour faire valoir ses convictions d'homme de science, Claude Lévi-Strauss dans son manteau d'ethnologue moderne, a soutenu comme principe fondamental, l'idée qu'il est impossible d'attribuer des valeurs comparatives aux cultures, de les présenter dans un tableau hiérarchique d'infériorité ou de supériorité culturelles. Le relativisme culturel qui en ressort permet d'affirmer que tous les peuples ont une histoire y compris ceux qui n'ont pas connu l'écriture ni le progrès technique à la manière européenne. En effet, l'ethnologie entend donc bien penser la valeur des civilisations au pluriel et évite de conférer une portée universelle au critère de développement technique qui caractérise seulement l'histoire des sociétés occidentales. Justement, en dehors de l'aspect technique, il en existe une multitude d'autres que les peuples ou les communautés choisissent pour des raisons spécifiquement sociologiques. Il en résulte que chaque peuple se définit, se démarque par une sélection, un choix conscient ou non de développer tel ou tel aspect de la culture. Chaque peuple offre alors un modèle culturel particulier, un modèle spécifique inspiré de son histoire, ses traditions, sa situation géographique et qui ne saurait servir de modèle pour d'autres. Cette perception du relativisme culturel nous met au cœur des relations entre religions et morales qui définissent l'univers mental de l'individu qui se forme et se conforme aux pratiques coutumières de son cadre de vie. Il faut comprendre par cette idée que chaque culture est un système de comportements et de normes, que la définition du bien et du mal, du licite et de l'interdit, du normal et de l'anormal sont variables de l'une à l'autre. On comprend dès lors que les normes sont l'affaire du groupe social non d'une raison supérieure et désincarnée. Par exemple, l'état de possession ou de transe est un trait de la culture afro-américaine, une expression religieuse codifiée : on n'entre pas en transe n'importe comment ni à toute occasion. La frénésie, l'état d'absence du possédé n'apparaissent comme une aberration ou un trouble du comportement que par rapport aux normes culturelles et religieuses de la culture occidentale ou étrangère.

Par ailleurs, le relativisme culturel, dans ses ramifications et ses déploiements induit la question de l'universalité de la raison. Très tôt, le débat culturel s'est transposé sur le terrain de la raison longtemps considérée comme universelle. La légitimité de ce transfert prend ses sources des critiques qui font que les faits culturels africains, pris comme prélogiques sont dépourvus de la raison, de la logique. Il en résulte l'impérieux devoir des intellectuels africains de restaurer les fondements rationnels des comportements des peuples africains. La critique de l'universalité du savoir

devient un moyen privilégié de la lutte. Dans cette optique, Hebga (2002) parle de rationalité ouverte en affirmant que « la rationalité est nécessairement particulière, et partant plurielle » (p.37) pour faire observer que les pensées universelles des grands philosophes tels que Platon, Descartes, Kant et autres considérées comme telles ne sont que des pensées particulières portées à l'universel. Inversement, qualifier de singulières et irrationnelles les pensées des Africains, c'est verser dans un intellectualisme verbeux fondé sur le cercle vicieux de « Deux poids deux mesures flagrant » (p.36). La rationalité ouverte que prône Hebga se résume dans la formule suivante « la particularité de l'universel européen et l'universalité du particulier africain » (p.37) qui consacre une certaine unité des contraires, un monde empreint de la rationalité et l'irrationalité, de la science et des mythes, du naturel et de surnaturel. La rationalité ouverte rejette l'exclusion de certaines cultures inspirée d'un monde bipolaire et prône la reconnaissance de toutes les cultures tout en saisissant les qualités des unes et des autres pour en construire un monde nouveau et meilleur.

Au regard du fait que la rationalité cesse d'être la source universelle des civilisations et se ramifie sous le sceau du pluralisme culturel, elle déteint sur le savoir et la vérité qui eux aussi sont emportés par la diversité des connaissances. Il n'y a plus de vérité éternelle dans le ciel pur de l'esprit au-dessus des contingences humaines. Elle est plutôt engagée dans le monde avec ses vicissitudes et s'imbrique dans les croyances et les représentations existantes. Elle est donc aux prises avec des croyances, des dogmes et des préjugés. Par conséquent, elle n'est pas neutre, mais au cœur des lignes de force qui s'affrontent tant dans la vie matérielle, spirituelle que sociale. Dans cette perspective de rationalité plurielle, on ne peut s'empêcher de mettre en valeur les procédés d'élaboration de savoir considérés comme irrationnels dans l'intention de les valoriser et les insérer dans le champ de la rationalité dite ouverte.

Dans le Golfe de Guinée au Nigéria, au Togo, au Ghana et particulièrement dans la partie méridionale du Bénin, la divination est, parmi tant d'autres procédés, un art de révélation et de constitution de savoir traditionnel. La géomancie ou l'art divinatoire appelée communément "fa" au Bénin est une pratique traditionnelle qui permet de révéler, par le jet des cauris ou des noyaux de pomme sauvage sur une tablette soigneusement confectionnée, le fonctionnement de l'univers et les manifestations des forces naturelles et surnaturelles. Il serait aussi un moyen de communication infaillible entre les humains et les divinités ou les aïeux, le monde naturel et surnaturel. Selon le professeur CAKPO (2018), le fa est une science dont les lois et principes sont immuables ; il ne s'accommode pas avec le hasard et son mode de fonctionnement procède par les quatre éléments naturels que sont : l'air, le feu, la terre et l'eau. Ils symbolisent « les actants cosmiques »

de l'univers. Symbole du grand maître de la connaissance, le fa serait la source de la certitude de par ses fonctions prédictibles et prévisibles. La finitude de l'homme marquée par l'ignorance et l'incertitude de l'avenir, des complexités de la vie et des échecs quotidiens pousse l'Africain à recourir à la géomancie qui, dans maintes occasions apporterait des solutions satisfaisantes sur des préoccupations devant lesquelles la science occidentale demeure muette et impuissante.

En outre, la pharmacopée en Afrique constitue une source primordiale de recherche en matière de guérison des pathologies diverses et variées. En tant que médecine douce, elle offre un exemple d'identité culturelle infaillible face à la médecine conventionnelle dont les limites suscitent de plus en plus des inquiétudes vu les effets secondaires auxquels s'exposent les patients de même que l'incertitude des soins qu'elle prodigue par moments pour certaines maladies qui lui résistent malgré l'efficacité des technologies médicales modernes. Mais pour jouir ou profiter de toute l'efficacité de la pharmacopée, le chercheur ou le praticien se doit de se soumettre à certaines exigences ou observer certaines règles qui paraissent superstitieuses aux yeux de la médecine moderne. De ce point de vue, Sounaye (2002) fait observer que :

Par conséquent, le tradithérapeute est aussi en rapport avec le monde des esprits et est au courant des interrelations entre les forces de la nature. On peut facilement remarquer cela dans le fait que le tradithérapeute ne cueille jamais sa plante médicinale n'importe comment, n'importe quand et n'importe où. Bien souvent, la prise de la plante est précédée de prières et d'autres précautions en usage dans le milieu. Cueillir une herbe, une plante, déterrer une racine, est comme un rite auquel le tradithérapeute sacrifie nécessairement. Sinon, selon Alhadji Ado, tradithérapeute de Boukoki, on court le risque de manquer de respect aux maîtres de l'ordre végétal et ainsi, de perdre l'efficacité de la racine, de l'écorce ou de l'herbe cueillie. (p.429).

Ces précautions qui peuvent paraître curieuses se justifient en fonction de l'interprétation de la maladie qui désigne un déséquilibre, un dysfonctionnement entre l'âme et le corps. Ainsi pour rétablir l'harmonie, il convient de tenir compte de la dimension spirituelle de la maladie d'où la nécessité d'entrer en contact avec le monde des esprits dont les manifestations varient d'un moment à l'autre et d'un endroit à l'autre. Une fois les rites spirituels réalisés pour apaiser l'âme et que les vertus des plantes agissent sur le corps par les principes actifs, la guérison s'établit aisément.

Contrairement à la médecine moderne, la tradithérapie ne nécessite pas plusieurs années d'études, quelquefois, elle se transmet par héritage simplement. Elle n'est pas non plus cloisonnée comme au domaine conventionnel. Un tradithérapeute est compétent pour plusieurs maladies. On peut aisément remarquer dans les milieux ruraux, que les tradithérapeutes aussi bien que les sages du village possèdent un domaine de connaissances vastes telles que l'histoire, la linguistique, les cultures végétales, la météorologie, la climatologie, les sciences économiques, la politique, la zoologie, l'ingénierie, etc. Point n'est besoin de faire une comparaison avec les chercheurs scientifiques que l'on rencontre dans nos universités où chacun est spécialiste dans un domaine précis. On comprend très bien que plus on se spécialise dans un domaine, plus la connaissance est pointue et par conséquent plus efficace. Et comme les études en spécialité demande plus de temps, elles nécessitent plus d'investissements financiers. De même, les consultations médicales en spécialité ont un coût que les populations ne sont pas capables d'assurer puisqu'ils disposent d'un pouvoir d'achat très faible. Certes, en préférant souvent les soins des tradithérapeutes, ils sont conscients que l'efficacité recherchée ne garantit pas toutes les attentes mais il est de cas fréquents où des patients après plusieurs mois voire années des soins sans satisfaction dans les hôpitaux se réfèrent aux praticiens traditionnels et obtiennent la guérison à moindre coût et à brève échéance. Cette médecine dite traditionnelle prospère et peut-être encore pour longtemps du fait que d'une part, la pesanteur sociologique fait préférer ses pratiques à celles venues de l'étranger, d'autre part, les revenus mensuels des populations rurales et urbaines ne leur permettent pas de fréquenter les centres de santé occidentaux. Quant au poids de la culture sur la conscience collective, Hazoumè (1989), présente un esclave "mahi" capturé lors d'une guerre dont le tour est venu pour être décapité. Or lors de sa consécration au "fa", il lui avait été prescrit certaines interdictions qu'il est tenu de respecter scrupuleusement au risque de connaître une existence très malheureuse, une mort subite et prématurée, l'échec dans toutes ces activités, etc. Très sensible aux interdits de "fa", il n'a jamais enfreint aucune des règles prescrites marquées par des contraintes difficiles que lui imposaient ces règles empreintes de privations et d'abstentions de tout genre. Malgré cette fidélité sans faille aux divinités, le voilà capturé à fleur d'âge et prêt à être sacrifié aux fétiches. Avant d'être immolé, il prononce une dernière phrase :

Le destin a manqué à sa promesse puisque, malgré ma fidélité, je me vois conduit aujourd'hui à une mort prématurée et violente. Mais cela ne m'autorise pas à m'affranchir de son interdiction. Si je puis le voir après ma mort, c'est lui plutôt qui aura honte, tandis que je lui parlerai la tête haute ! (p.161).

Il faut simplement en retenir que le poids des traditions et la croyance infaillible aux divinités prédisposent le tenant des valeurs endogènes à garder la foi intacte malgré les faits et événements contradictoires qui mettent à rude épreuve les révélations divines et soumettent à des échecs redoutables. Il en résulte que la lutte de restauration identitaire, malgré sa noblesse, sa dignité et sa justesse présente des composantes sensibles dont la manipulation requiert non seulement une certaine prudence mais aussi une certaine audace sans lesquelles le risque de conduire tout un peuple à sa perte est grand.

Le risque d'un combat suicidaire

Autant les intellectuels africains ont l'impérieux devoir d'engager la lutte de sauvegarde de leurs cultures, autant ils ont l'obligation sacrée d'identifier les composantes négatives de leurs pratiques pour assurer un meilleur avenir. Quand on affirme qu'aucune culture n'est négative, nous devons comprendre qu'aucune n'est non plus parfaite. Reconnaître que nos pratiques coutumières ne sont pas parfaites, c'est déjà accepter qu'elles soient susceptibles d'amélioration, qu'elles portent en leurs seins des germes nuisibles aux populations, à la jeunesse et au développement. Le refus de cette reconnaissance induit inmanquablement le risque d'un combat suicidaire.

Soyons très attentifs à la notion de relativisme culturel dont nous devons prendre garde pour la cerner dans tous ses paramètres. En voulant valoriser les cultures africaines au nom du relativisme, il y a d'une part, le risque de prendre nos cultures comme meilleures, comme le centre de toutes les cultures, d'autre part, celui de verser dans l'absolutisme culturel qui rejette toutes critiques et diabolise tout apport étranger. Le relativisme culturel est une arme dont la mauvaise manipulation conduit facilement à l'ethnocentrisme qui est son contraire, au renversement de la hiérarchie pour mieux la conserver ou l'exploiter autrement. La philosophie de l'authentique ne vaut pas toujours mieux que celle de l'artificiel, de l'emprunt. Ce qui nous interpelle davantage, les valeurs universelles passent aux profits et pertes d'un relativisme culturel excessif qui conduit malheureusement à l'impossibilité de porter un jugement, d'apprécier un comportement moralement détestable. Il en résulte la négligence ou la tendance à minimiser les valeurs universelles, valables partout et toujours. Certes, il existe des valeurs culturelles dont l'appréciation dépend de la conviction intime du sujet. La monogamie et la polygamie, la vie en couple et le célibat, les modes de salutation avec un signe de main ou s'abaisser légèrement sont des pratiques culturelles qui relèvent purement du relativisme et chacun peut se prévaloir de l'un ou de l'autre sans gêne ni appréhension étant donné que l'exercice de ces pratiques n'a pas d'influence négative directe sur le voisinage ou la communauté où l'on vit bien qu'elles puissent à moyen ou à

long terme se révéler nuisibles non seulement à celui qui en fait usage mais aussi à la société entière.

Mais de l'autre côté, lorsque ces pratiques culturelles ou coutumières créent de conséquences directes et immédiatement nuisibles à la communauté, il y a lieu de s'interroger sur la nécessité ou non de les maintenir ou les abandonner. Le mariage précoce ou forcé, qu'on le veuille ou non, crée d'énormes impacts sur le foyer tôt ou tard ; l'interdiction aux filles d'aller à l'école sous prétexte que leurs rôles sont aux foyers et consistent à faire des enfants, s'en occuper et assurer les exigences domestiques ; l'interdiction aux enfants filles et à la veuve le droit à l'héritage sont des pratiques coutumières à multiples conséquences sur les victimes mais aussi sur leurs progénitures et toute la communauté pour plusieurs décennies voire des siècles. Or la morale, institution humaine depuis l'antiquité vise essentiellement à édicter des règles pour organiser la vie sociale, faire régner la paix, la quiétude et le bonheur collectif. A l'instar de la culture, les règles morales sont aussi relatives à chaque société et varient dans le temps et dans l'espace. Pourtant dès lors que les actes des uns paraissent gênants et peuvent nuire aux autres, il convient logiquement de les codifier et mettre en place des dispositifs qui permettent d'accepter certains faits et d'en interdire ou refuser d'autres, il en résulte les règles sociales et plus tard les lois. Ces règles ayant une portée sociale, elles sont susceptibles d'évoluer pour tenir compte des nouvelles réalités. En conséquence, elles peuvent devenir obsolètes et disparaître naturellement. Mais malgré son caractère relatif, la morale, au regard des différentes théories philosophiques n'échappe pas à l'exigence universelle qui était à l'antipode du relativisme culturel.

C'est le philosophe Kant qui a fait de l'exigence universelle le fondement moral d'un acte. Selon ce penseur, l'acte moral repose sur deux exigences : l'impératif hypothétique et l'impératif catégorique. Le premier a rapport aux sentiments, aux intérêts égoïstes qui nous poussent à poser des actes conditionnels et donc dépourvus de valeur morale car un acte moralement fondé ne saurait varier d'un moment à l'autre, selon les intérêts du moment mais devrait viser la raison universelle Kant (1946) : « Agis toujours d'après une maxime telle que tu puisses vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle » (p.95). En effet, selon Kant, une action moralement fondée relève de l'impératif catégorique et ne devrait pas varier d'une circonstance à l'autre, d'un individu à l'autre, d'une société à l'autre. Car lorsque chacun pose un acte, il doit s'assurer que ce dernier puisse servir de règle universelle, autrement dit, se poser la question suivante : Et si tout le monde agit comme je le fais, que deviendrait l'humanité, tous les hommes pourraient-ils y vivre paisiblement ? Si la réponse à cette question est négative, on conclut qu'un tel acte est moralement non fondé puisqu'il ne

peut pas être posé partout et en tout lieu sans contradiction et sans conflit. En d'autres termes, toute personne qui veut mentir, lorsqu'elle se pose la question précédente et se rend compte qu'il n'est pas bon que le mensonge s'érige en règle universelle, elle doit s'en abstenir puisqu'elle ne répond pas au principe universel. L'autre versant de la pensée de Kant stipule que toute action moralement fondée ne devrait pas non plus viser un but car une fois le but atteint, la règle qui a servi de principe tombe et l'action devient donc dépourvue de valeur morale. Lorsqu'on respecte les prescriptions morales, les lois de la société de peur d'aller en prison, on le fait bien mais une telle action ne saurait servir d'exemple simplement parce qu'elle est posée dans l'intérêt de celui qui agit et non dans l'intérêt de la communauté. Dès qu'il s'offre à la personne de poser l'acte contraire en toute impunité, réussir à corrompre les juges, pratiquer le trafic d'influence par le pouvoir ou les moyens financiers, etc., le respect des règles n'aura plus d'importance et elles seront constamment violées, publiquement et sans crainte. Cette pensée nous rapproche de Platon (1993) à travers Gygès le Lydien, un personnage très honnête et sincère mais devenu subitement malfaiteur et assassin dès lors qu'il avait en sa possession, un pouvoir mystique qui pouvait le rendre invisible.

En effet, l'intérêt de cette référence à Kant s'inscrit dans le fait que si les règles de notre société, coutumières ou morales sont relatives, elles ont toutefois besoin des principes transcendants grâce auxquels on peut les apprécier de l'intérieur ou de l'extérieur. Les valeurs existent en termes d'échelle, il y en a de positives et de négatives. L'honnêteté, la justice, la vertu, la tolérance sont de l'échelle des valeurs positives tandis que le vol, la tricherie, l'assassinat, le mensonge, la violence, la corruption sont aussi des valeurs en ce sens que ceux qui les pratiquent visent un certain bien, une satisfaction ou du moins un soulagement à tel point qu'ils les perçoivent comme des choses les plus importantes, les plus précieuses par lesquelles ils peuvent atteindre leurs objectifs en un temps précis. Tout homme raisonnable peut comprendre aisément que ces valeurs sont manifestement négatives mais ceux qui les pratiquent ne se préoccupent pas de leur fondement négatif ou positif. Platon (1997) dira que nul n'est méchant volontairement pour signifier que le malfaiteur est un ignorant parce qu'il s'est trompé en faisant une confusion de l'échelle des valeurs. La preuve, il n'acceptera jamais qu'on pratique sur sa personne ce qu'il fait aux autres d'où il est en contradiction avec lui-même puisqu'il fait quelque chose en toute conscience et pourtant ne souhaiterait pas que d'autres le fassent sur sa personne. En conséquence, on ne peut s'empêcher de reconnaître que toutes les valeurs ne sont pas au même niveau d'appréciation, les unes sont positives et les autres négatives. Les valeurs positives ont un caractère universel et peuvent servir de référence sans laquelle aucune règle morale

n'aura de fondement. Il existe donc des valeurs au-delà de toute société simplement parce qu'elles sont fondées en raison, non qu'elles proviennent de tel milieu ni époque mais elles résident dans la conscience de tout homme saint de corps et d'esprit. Mais si par coïncidence historique, certaines sociétés les ont vite découvertes et adoptées et en font leurs références culturelles, cela ne fait pas d'eux les dépositaires exclusifs de ces valeurs et il n'y a aucune faiblesse ni honte à les intégrer à sa base culturelle en tant que référence universelle. Les commandements bibliques tels que ne pas tuer, ne pas commettre l'adultère, ne pas mentir, même s'ils s'adressent d'abord au peuple juif, ils présentent une résonance universelle et tous les peuples du monde entier peuvent en toute légitimité s'en réclamer au même titre que les juifs puisque c'est un pur hasard que les juifs soient les premiers à les transcrire dans un document et s'ils ne le faisaient pas, il est très certain et évident que d'autres peuples l'auraient fait car tout homme sans distinction de race ni de culture pourrait lire ces prescriptions dans sa conscience en tant que principes naturels qui se manifestent spontanément en tout être humain.

Un problème saute à l'esprit : l'universalité que l'on colle au relativisme. Quand on affirme que le relativisme est une valeur universelle pour soutenir que toutes les cultures sont particulières et se valent les unes aussi bien que les autres, cela suscite une préoccupation qui réintroduit et met en valeur ce que l'on veut éviter à savoir l'universalité culturelle. Le relativisme semble incompatible avec l'idée qu'il existe des valeurs universelles, il soutient qu'il n'existe que de simples normes sociales, ayant une portée limitée dans le temps et dans l'espace de sorte qu'il ne puisse y avoir des règles morales transcendantes, qui soient valables partout et toujours indépendamment de l'expérience que chacun fait de sa culture particulière. Lévi-Strauss (1985) dans cette perspective affirme : « Je maintiens que nous ne disposons d'aucun système de référence, légitimement applicable à des sociétés aux confins de notre univers sociologique et envisagées dans leur rapport réciproque » (p.78).

Là où l'analyse de Lévi-Strauss interpelle la conscience, c'est sa règle de prohibition de l'inceste qu'il considère comme règle universelle qui fait exception. Tout le reste relève de particularisme. En d'autres termes, tout ce qui échappe à la norme, à la règle, relève de l'ordre de la culture et donc du particulier. Inversement, tout ce qui est universel par exemple le biologique, les mimiques relèvent de l'ordre naturel.

Certes, le relativisme en tant qu'il est fondé sur l'idée que l'humanité forme un système de différences culturelles, il constitue une arme que l'on peut brandir pour calmer les velléités de toutes cultures d'inspiration hégémonique. Mais, c'est une arme à double tranchant, car si le sens de la relativité est un signe d'ouverture d'esprit, de partage mutuel et de considérations réciproques, quant au relativisme, il crée une impasse

intellectuelle ou un cercle vicieux puisqu'il semble conclure du fait au droit. Le cercle se manifeste en ce sens que s'il n'existe pas de règles universelles dans la réalité ou en fait, on ne peut en conclure de ce fait qu'il ne puisse ou doive jamais y en avoir. Les valeurs sont du domaine du droit et non du fait, de ce qui est mais plutôt de ce qui doit être. La critique relativiste des valeurs universelles crée en son sein un piège et invite à la prudence. Vu sous cet angle, le relativisme paraît moins une réfutation argumentée de l'universalisme philosophique que son inverse. L'affirmation selon laquelle toute valeur est particulière à une culture peut non seulement être entendue comme un constat ethnologique mais aussi comme la valorisation du particulier qui à la longue peut prendre la forme d'une haine ouverte ou secrète de l'universel, car l'humanité étant une, les peuples partagent qu'on le veuille ou non des valeurs communes qui font leur appartenance à une même famille dite humaine et on ne saurait rejeter si facilement l'universel justement dans le domaine culturel sans tomber dans une impasse.

Le sacrifice humain, pratiqué et soutenu dans l'ancien royaume d'Abomey au Bénin comme une institution ancestrale doit-il continuer au XXI^e siècle au nom du relativisme culturel ? Selon Hazoumè (1989), le roi GUEZO (1818-1858, 9^{ème} roi de la dynastie royale d'Abomey, Bénin), pourtant très attaché aux coutumes de ses ancêtres, ne s'est pas empêché d'exprimer sa réprobation d'une coutume qu'il pratique à contre cœur :

C'est, apprends-le, bien contraint que je commémore, tous les ans, le crucifiement institué par TEGBESSOU (1740-1774, 6^{ème} roi de la dynastie royale d'Abomey, Bénin). Essayer de supprimer ces horreurs serait déchoir aussitôt dans l'estime du peuple puisque ce sadisme est entré dans les coutumes. Je crois que j'aurai assez fait en ne permettant pas que, sous mon règne, l'on ajoute d'autres horreurs à ces sacrifices ainsi que le voulait Migan. (p.218).

De même, l'excision est une pratique largement répandue en Afrique. En dehors des combats que livrent les défenseurs des droits de l'homme (que l'on fustige comme des appendices ou des bras opérationnels des colons) contre cette pratique, il s'avère nécessaire de la mettre sur la balance pour apprécier ses tenants et aboutissants. Quand on y jette un regard critique, on se rend compte aisément qu'aucun facteur ne milite pour son maintien. La fille qui n'est pas excisée ne présente aucune tare, pas de pathologie afférente ni dysfonctionnement physiologique. Par contre, celle qui est excisée en porte les séquelles pour l'éternité, qui vont jusqu'à la stérilité, à la mort en cas d'hémorragie grave. Quelle perte ou dommage sa suppression peut engendrer pour les sociétés qui l'abandonnent ? S'il faut continuer ces pratiques rétrogrades et inhumaines simplement par conformisme aux

institutions ancestrales, la fin du tunnel n'est pas pour demain et l'heure du développement attendra encore longtemps.

En effet, la philosophie de l'authentique n'est pas toujours favorable aux exigences du développement, celles qui sont en phase avec la technologie nouvelle. Le relativisme en tant que valeur universelle est un instrument dont il faut user avec cohérence, lucidité et sans parti pris. Il convient d'y avoir recours avec esprit de tolérance qui prédispose les populations africaines à accepter le brassage des civilisations, leurs emprunts mutuels, les bienfaits de l'acculturation. S'il n'y a pas de civilisations supérieures, elles sont toutefois en permanente mutation. Etant en contact les unes par rapport aux autres, elles se fécondent mutuellement. Toutefois, les unes peuvent avoir quelque chose de plus que les autres, de supérieur aux autres et cette avancée que l'on remarque chez certains réside justement dans leur capacité d'adaptation aux apports étrangers, l'aptitude à assimiler plus facilement les éléments positifs qui font la différence des autres et qui leur permettent de s'imposer comme maîtres du monde entier, de mieux transformer la nature, de la soumettre à sa volonté et réduire les souffrances humaines. On peut citer l'exemple de l'« américanisation » des modes de vie dans certains pays européens ou asiatiques. Reconnaissons-le, ce phénomène a pris dans l'histoire l'allure d'une standardisation des sociétés à l'échelle mondiale où la riche variété des civilisations risque de se perdre avec le phénomène de la déculturation qui s'en suit.

Nous l'avons dit supra que le refus de la hiérarchie des cultures prenait sa source dans la lutte contre le colonialisme, et cette lutte valait son pesant d'or. Mais nous devons y prendre garde. On se souvient encore des arguments faciles que certains tenants de cette hiérarchie avançaient tels que les dictatures dans les années 70 en Afrique et en Orient dont se servaient les pouvoirs autoritaires pour rejeter les critiques de l'Amnesty International, les fondements des droits de l'homme considérés comme des arguties inventées par l'Occident pour dominer les peuples colonisés. Certes, ces débats ne sont plus d'actualité, tout le monde consent de nos jours que la dictature est une pratique politique à combattre. S'il faut comprendre du point de vue ethnologique certaines traditions telles que le lévirat, le mariage forcé, l'excision, etc., cette compréhension empêche-t-elle que l'on y projette un regard critique ? L'homogénéité du groupe au nom de laquelle on défend les mœurs et pratiques coutumières ne demeure plus tellement étanche qu'on le croit. Les critiques des pratiques culturelles africaines ne proviennent pas seulement des Occidentaux, de l'étranger. On remarque de plus en plus des voies légitimes qui s'élèvent de l'intérieur pour dénoncer des pratiques coutumières rétrogrades. Lorsque les attaques surgissent de l'intérieur du groupe culturel, les acteurs qui font preuve d'une telle autocritique ou qui expriment un point de vue contraire à celui du groupe traditionnel sont traités

d'eurocentristes, de déculturés ou simplement des esclaves à la solde colonialiste. Si l'on défend les pratiques de groupe au nom du relativisme culturel, on doit permettre que chaque individu du groupe défende ses perceptions coutumières au nom du même droit au relativisme culturel.

On pourra certes, objecter le principe de la supériorité du groupe sur l'individu pour faire prévaloir les règles coutumières sur les prétentions individuelles. Mais le quiproquo persiste. Au nom de quoi croit-on imposer légitimement à l'individu les décisions du groupe surtout que ces décisions relèvent des traditions qui n'ont jamais fait l'objet d'une consultation populaire ? Il serait tout de même judicieux que ces pratiques coutumières longtemps exercées depuis de longues générations soient soumises à la génération actuelle pour l'obtention d'un consentement renouvelé. Ce qui gêne, c'est que le relativisme culturel au nom duquel on tend à préserver les coutumes du groupe contre l'ingérence culturelle semble perdre subitement de sa valeur à l'échelle individuelle. C'est toujours au nom du relativisme culturel que l'individu exprime ses préférences culturelles au sein de son groupe. Comme on peut s'en convaincre, le relativisme culturel n'a pas une valeur absolue. Certes, les prétentions individuelles peuvent être battues en brèche comme une révolte ou une contravention. Le cas de Antigone est un exemple illustratif. En outre, on peut s'interroger jusqu'à quel niveau la contestation sociale d'une pratique coutumière cesse d'être perçue comme un fait individuel isolé et rejeté par la collectivité s'il n'est pas permis que la volonté générale soit consultée. Car ce qu'on observe de nos jours, c'est que de plus en plus, des contestations s'élèvent et se généralisent davantage dans les communautés pour remettre en cause certaines pratiques culturelles qui pourtant sont maintenues bon gré mal gré contre une frange de la population de plus en plus majoritaire. Dans les villages au Sud du Bénin, les religions chrétiennes surgissent dans tous les coins de rue, les églises sont remplies non seulement les dimanches mais aussi les jours ouvrables. C'est aussi au nom du relativisme culturel que ces groupes revendiquent leurs droits à pratiquer la religion de leur choix. De nos jours, et cela fait déjà plusieurs décennies, les chefs féticheurs ont de difficultés à recruter des adeptes. Souvent, devant le refus des jeunes cibles pour l'internement fétichiste, ils procèdent par des envoûtements ou des menaces, qui malgré tout demeurent vains. On enregistre régulièrement des bagarres et des conflits entre partisans et opposants de l'internement fétichiste avec plusieurs cas de plaintes dans les unités de police ou dans les tribunaux contre des manœuvres d'internement fétichiste forcé où les chefs féticheurs enlèvent des jeunes contre leur gré ou l'avis de leurs parents.

Ceux qui défendent les traditions sont dans leurs droits et c'est même une mission honorable et un devoir impératif de veiller à la sauvegarde des acquis culturels, artistiques, philosophiques, historiques et littéraires d'un

peuple. Autant, il faut aussi reconnaître le droit de ceux qui, au fil du temps font une option autre que celle des traditions au nom du même droit à la différence culturelle et au refus de ses coutumes et traditions. Ne pas tolérer ce droit à ceux qui s'en réclament, c'est verser dans les travers psychosociaux qui conduisent inéluctablement d'une part à l'ethnocentrisme, qui est malheureusement l'envers de la différence culturelle et de l'autre à des tensions sociales. N'oublions pas que l'homme est par nature un agent libre et à ce titre, il a la faculté de choisir ou de rejeter, d'affirmer ou nier, d'accepter ou refuser, non par instinct mais par un acte délibéré, c'est-à-dire prémédité, après analyse ou réflexion. Cette capacité de choisir lui confère la possibilité de s'écarter de la règle sociale qui lui est prescrite allant dans le sens des coutumes, fussent-elles incarnées depuis des siècles. Même si selon Aristote (1970) « l'homme est par nature un animal politique » (p.38), ce qui signifie un être essentiellement social, et que la société en tant qu'institution humaine est régie par des règles et des lois, ces dernières ne sont ni éternelles ni irréversibles à tel point qu'il lui est toujours loisible de reconstituer les fondements de la société. Que ce soit en matière de sexualité, de mode vestimentaire, alimentaire et plus généralement de mode de vie, la société ne fait pas office de normes universelles ni permanentes.

La liberté qui caractérise l'homme dont nous parlions tantôt nous rappelle Jean-Paul Sartre (1996) pour qui l'homme existe avant de se déterminer et se donner tel ou tel caractère, telles conduites ou telles règles sociales ou culturelles. Dans cette perspective sartrienne, exister, ce n'est pas naître, croître et mourir comme dans le règne animal ou végétal. La vie de l'homme n'est pas une vie simplement végétative mais plutôt une vie de rupture et de rejet de ce qui nous rattache définitivement à des dispositions d'ordre naturel ou social. Sartre (1996) affirme que « L'homme existe d'abord, c'est-à-dire que l'homme est d'abord ce qui se jette vers un avenir... L'homme est d'abord un projet... et ... sera d'abord ce qu'il sera projeté d'être » (p.16). En effet, « Ce qu'il aura projeté d'être », c'est justement la liberté de décider ou non de suivre les coutumes sociales, d'être ou ne pas être définitivement lié à des dispositions sociales qui influencent l'homme et le manipulent comme un objet sans qu'il soit capable de se déterminer. Il devient ainsi un sujet passif qui subit tout sans aucune possibilité d'expression volontaire.

L'autre travers qui guette les tenants passifs du relativisme culturel, c'est le risque de fixer l'Africain dans un schème culturel définitif qui le caractérisera éternellement. Ce faisant, l'Africain qui se réfugie dans les profondeurs de ces traditions prises comme authentiques, intactes et sans impuretés donne ainsi raison à tous ceux qui le traitent de primitif c'est-à-dire celui dont la culture est restée intacte sans évolution depuis des siècles, voire des millénaires. Leiris (1978), poète et ethnologue français, mettait en

garde certains ethnologues contre « la tendance à préférer, à la culture occidentale jugée artificielle, la culture intacte et authentique des tribus primitives » (p.45), car la philosophie de l'authentique ne vaut pas toujours mieux que celle du progrès. On retombe tristement dans la théorie des racistes selon laquelle les hommes auraient pour essence d'être blancs, noirs ou jaunes. Or classer les hommes en races, c'est les fixer définitivement dans un ensemble homogène d'où ils ne peuvent jamais sortir au risque d'être dénaturés. De cette perception, on traite de dénaturés ou déculturés ceux qui sortent quelque peu des cultures africaines. Car un Africain authentique aux yeux des africanistes ne doit exprimer aucun comportement qui frise un mélange culturel. Mais lorsque nous voyons à travers les cultures étrangères un monde animal hors de l'humanité, nous nous excluons ainsi nous-mêmes de l'humanité puisque nous acceptons et trouvons normal par le fait même que l'autre nous traite de la même manière. Même si nous avons été victimes de ce traitement par le passé, il nous revient de prouver que notre humanité ne souffre d'aucune faille en assumant le brassage culturel en toute conscience et en toute responsabilité comme l'exemple de tout être digne de l'humanité. En d'autres termes, l'humanité n'est pas donnée spontanément ni définitivement nulle part, elle s'accomplit et se conquiert au terme d'un effort sans cesse renouvelé et conjugué des contemporains, des ascendants et des métèques en termes de la Grèce antique. L'espèce humaine ne se réalise à travers chaque peuple qu'une fois dépouillée de son authenticité singulière ou son particularisme incendiaire.

Le relativisme culturel nous autorise-t-il à considérer la polygamie comme une valeur intrinsèquement africaine ? Si nos arrières grands-parents faisaient des enfants sans nombre, devons-nous continuer à faire comme eux sans tenir compte de nos moyens de subsistance, des contraintes de scolarisation, de soins de santé de plus en plus chers, du chômage qui devient une pandémie ? Ne pas tenir compte des réalités dans nos réflexions, dans nos pensées et vouloir suivre les coutumes juste pour leurs valeurs ancestrales, ce serait faire l'option de la politique de l'autruche qui manifestement est une politique de suicide collectif. Il convient de veiller à ce que la prise en compte des différences culturelles ne mène pas paradoxalement à une sorte de nihilisme, à ce que d'autres appellent une démission axiologique, c'est-à-dire le refus de juger ses propres pratiques culturelles en déphasage avec l'évolution du temps au risque de les rejeter. Or reconnaître ses propres insuffisances, c'est faire preuve d'un courage moral, être capable d'autocritique en vue de projeter les regards vers un meilleur avenir, gage d'une jeunesse responsable prête à assumer la postérité à laquelle elle apporte sa contribution au lieu de la subir.

Comme nous l'avions affirmé plus haut, l'histoire des peuples varie d'un moment à l'autre et porte les griffes de ceux qui ont eu la lourde

responsabilité de la construire. Empreinte de réalités divergentes, elle est, comme la culture, marquée de relativisme. Malgré cette divergence, on ne saurait manquer de remarquer une certaine constance à travers l'histoire de l'humanité au-delà des histoires des peuples comme nous l'avons mentionné supra. Dès lors, la réussite ou le progrès des uns peut servir de références ou d'exemples aux autres. C'est en cela que l'Occident, par-delà sa responsabilité historique dans la révolution industrielle doit offrir un exemple de construction sociale aux peuples africains. Il n'y a aucune honte à reconnaître le rôle de la révolution scientifique et industrielle dans l'émergence de l'Europe du XVIIe siècle. Caractéristique des temps modernes, elle est essentielle pour comprendre ce qui fait la singularité spécifique de la civilisation occidentale. En rendant l'homme maître de son destin, en lui attribuant le pouvoir de comprendre et de maîtriser la nature, elle donne à l'Europe les moyens de distancer les autres systèmes culturels. Les cultures étrangères et surtout celles africaines, confrontées à l'efficacité des méthodes et de l'instrumentation issues de la révolution scientifique et de ses prolongements techniques, doivent intégrer ces acquis, ne serait-ce qu'au prix d'une remise en cause de leurs propres valeurs, au risque de se marginaliser, de rater le train de l'histoire. Ce dilemme est loin d'être résolu de nos jours et seuls les pays de tradition occidentale ne connaissent de hiatus culturel qu'implique, pour d'autres civilisations, l'entrée dans le mode de pensée inhérent à toute rationalisation scientifique. C'est justement à cette évidence que les peuples africains sont invités à se rendre. On peut mieux comprendre cette remarque à travers la réaction ci-après de Coquery-Vidrovitch (2002) :

Les sociétés ou les groupes sociaux les plus malmenés, dans les pays du Sud comme dans nos banlieues, réagissent par des contractions identitaires, qui sont autant de réflexes de défense face à des contradictions difficiles, voire impossibles à résoudre dans le court terme. Mais la communauté scientifique doit se garder de complaisance à cet égard. On me pardonnera de terminer par une espèce de profession de foi : se vouloir et se reconnaître comme multiculturel dans la société d'aujourd'hui paraît infiniment plus porteur que les revendications et les enquêtes identitaires dont nous sommes abreuvés de façon souvent ni lucide ni, peut-être, honnête. (P.126).

L'ouverture culturelle, une exigence de développement

Les dirigeants politiques, les acteurs économiques et surtout les intellectuels africains sont invités à la prudence dans la lutte pour un meilleur avenir de l'Afrique. Au lendemain des indépendances, tous les regards étaient focalisés sur la lutte pour la reconnaissance de l'Afrique comme un

continent plein de valeurs culturelles et qui n'a rien à envier aux Occidentaux. La plupart des acteurs africains se sont engagés dans cette lutte. On note également certaines voix occidentales pour soutenir cette perception qui présente l'Afrique comme l'égal de tous les continents à tout point de vue. Justement il y a un piège à éviter, celui de faire croire que le patrimoine culturel africain est la seule source de richesse que l'Afrique peut faire prévaloir dans le concert des nations. Lévi-Strauss (1995) a développé deux positions que nous voulons soumettre à l'analyse :

La civilisation occidentale s'est entièrement tournée, depuis deux ou trois siècles, vers la mise à la disposition de l'homme de moyens mécaniques de plus en plus puissants. Si l'on adopte ce critère, on fera de la quantité d'énergie disponible par tête d'habitant l'expression du plus ou moins haut degré de développement des sociétés humaines. (p. 73).

Dans cette pensée, il prend clairement position contre ces concitoyens européens dont il critique la perception industrielle comme critère de développement qu'il considère comme une erreur d'appréciation. Ainsi il récuse le critère d'énergie, de technologie et autres ressources matérielles qui visent à hiérarchiser le niveau de développement des pays sans tenir compte des aspects culturels qui pourtant caractérisent fondamentalement certains pays :

L'Inde a su, mieux qu'aucune autre civilisation, élaborer un système philosophico-religieux, ... il y a déjà treize siècles. L'islam a formulé une théorie de la solidarité de toutes les formes de la vie humaine : technique, économique, sociale, spirituelle, que l'Occident ne devait retrouver que tout récemment... Pour tout ce qui touche à l'organisation de la famille et à l'harmonisation des rapports entre groupe familial et groupe social, les Australiens, arriérés sur le plan économique, occupent une place si avancée par rapport au reste de l'humanité qu'il est nécessaire, pour comprendre les systèmes de règles élaborés par eux de façon consciente et réfléchie, de faire appel aux formes les plus raffinées des mathématiques modernes. (p.74)

Quand on analyse bien ces deux textes de Lévi-Strauss, on peut retenir qu'il expose deux aspects de la culture tels que nous les avons abordés précédemment. Le premier texte évoque l'aspect matériel de la culture à savoir la technologie, la science, l'industrie, l'économie, etc. tandis que le second en aborde la vie spirituelle et religieuse, le mode de vie social relatif aux formes de célébration du mariage, des obsèques, des naissances, l'art culinaire et vestimentaire, etc. Ses analyses inspirent également la dissociation définitive de la valeur d'une culture de son développement

technologique c'est-à-dire qu'on ne saurait apprécier la valeur d'une culture en fonction de son développement technologique. Puisque la culture présente plusieurs aspects, et que la technologie est loin d'en être le seul et d'ailleurs elle ne représente qu'une possibilité parmi tant d'autres, chaque peuple est libre de choisir l'aspect qui lui paraît le mieux convenable. L'ethnologue américaine Benedict (1972) a fait de la notion de choix culturel une notion capitale en ethnologie. Elle considère que toute culture se définit par une certaine sélection, un choix conscient ou non de développer tel ou tel aspect de la culture : « Toute société humaine, en quelque région que ce soit, a pratiqué une telle sélection dans ses institutions culturelles... Dans telle société la technique est méprisée de façon incroyable... ; dans telle autre, ... les réalisations techniques sont complexes » (p.51).

En réalité, personne ne peut, au risque de se ridiculiser, méconnaître l'existence de plusieurs aspects de la culture. Que les uns choisissent tel aspect et les autres tel autre, c'est un fait. Mais tous les choix n'ont pas la même pertinence, mieux la même importance. Le terme « incroyable » que Benedict utilise dans sa pensée semble trahir sa conviction profonde, qu'elle se veut pourtant cachée. Si elle trouve incroyable que certains choisissent délibérément d'abandonner la technique, cela exprime une certaine curiosité ou inquiétude de telle sorte que d'autres diront que c'est inconcevable, voire inimaginable que l'on tourne dos à l'aspect vital de la culture. Dans cette même perspective, Lévi-Strauss (1985) qui défend les cultures africaines, n'a pas hésité à montrer à quel point l'invention de l'écriture avait été décisive pour réaliser des prouesses exceptionnelles dans les sociétés qui l'ont adoptée alors que tous les panafricanistes soutiennent la thèse contraire. L'écriture est selon lui, à l'origine de l'acquisition essentielle de la culture que certains peuples sans écriture n'ont jamais faite comme les populations polynésiennes. Exprès, il a évité d'évoquer les populations africaines au risque de décevoir ses partenaires africains. Voulant se rattraper, il relativise l'importance de l'écriture en notant que les progrès les plus essentiels que l'humanité avait accomplis, tels l'agriculture, la domestication des animaux, le tissage, la poterie, l'avaient été au néolithique, avant l'apparition de l'écriture. Manifestement, il se contredit ouvertement soit de bonne foi, soit pour plaire aux Africains. Il faut comprendre simplement que ces Occidentaux qui semblent défendre les cultures africaines comme un choix légitime parmi tant d'autres, ne paraissent pas sincères dans leur position. Même si c'est le cas, les Africains se doivent d'être très prudents et s'interroger si ce choix est réellement le meilleur, s'il leur est plus profitable ou plus nuisible.

Reconnaissons que la technique en elle-même a, semble-t-il, une valeur particulière par rapport aux autres aspects de la culture, elle est même déterminante dans l'évolution de l'humanité. Vu que les grandes périodes de

l'histoire de l'humanité sont caractérisées par l'évolution de la technique de telle sorte que l'on parle des âges de la pierre, de fer, de bronze, chacun correspondant à certaine manière de travailler la matière, à des techniques de travail par lesquelles les hommes ont peu à peu maîtrisé la nature. De même, les civilisations humaines ont été profondément transformées par les techniques de l'élevage, de l'agriculture, et plus tard de l'écriture. La technique joue ainsi qu'on le veuille ou non, un rôle majeur dans l'évolution des peuples. Il ne faut pas seulement entendre par technique, les différents processus de transformation de la nature mais aussi et surtout l'ensemble des moyens mécaniques et artificiels de la production dont l'homme se sert dans son travail (de la charrue à l'ordinateur, du moulin à vent à la centrale électrique) et qui donnent une certaine forme aux relations humaines à travers les technologies de communication et de l'information. Le développement et la maîtrise de la matière ne sont pas concevables sans la technique, même la pensée, les valeurs spirituelles, morales et religieuses ne se perfectionnent que grâce à elle. En conséquence, les techniques ne sont donc pas seulement causes du mieux-être matériel, la culture elle-même et la pensée sont tributaires de développement de la technique. C'est la culture elle-même qui se voit modifiée par la technique. Dans les pays occidentaux, il est aisé de constater que les nouvelles techniques audiovisuelles et surtout informatiques ont rompu avec l'ère de l'imprimerie inaugurée par Gutenberg et ont ouvert une nouvelle forme culturelle inédite. Déjà, l'invention de l'écriture avait ouvert la civilisation du livre. N'oublions pas que l'influence des trois grandes religions monothéistes dans le monde entier est essentiellement due au fait qu'elles sont chacune transcrites dans un livre. C'est désormais une vérité incontestable que les techniques déterminent globalement nos manières de penser, nos manières d'être ensemble, notre intelligence du monde et nos manières d'y vivre. Aucune personne, quelle que soit sa culture africaine, européenne ou asiatique ne peut affirmer en toute objectivité que la technique exerce ses effets sur un seul secteur de l'activité humaine et non sur d'autres. Les plus hautes réalisations de la culture en dépendent même les sciences sociales qui par essence s'opposent aux sciences de la nature aussi bien du point de vue de leurs objets que de leurs méthodes doivent leur développement aux technologies nouvelles.

Par ailleurs, le monde technique ne doit pas être seulement perçu sous la forme d'objets étrangers qui viennent s'insérer superficiellement dans nos sociétés africaines. Il les recompose artificiellement et les transforme de fond en comble. Le monde technique transforme la nature ancienne en l'adaptant aux nouveaux besoins de l'humanité. Comme l'animal est dépendant de son milieu de vie pour y trouver sa subsistance, l'homme aussi est dépendant de la technique, comme un monde en soi. Certes l'homme ne sort pas indemne de ce mariage avec la technique, il y paie un lourd tribut, de sa liberté à son

univers mental, de ses relations sociales à son existence spirituelle, de ses rapports avec la nature à la survie de son espèce. Il en subit une aliénation et une déshumanisation de sorte que son milieu de vie connaît une dégradation et une déformation qui mettent en péril l'essence-même de l'espèce. Là où le bât blesse, c'est quand on porte un regard critique sur la balance entre le coût et les avantages, les risques et les profits d'un pays à un autre, d'un continent à l'autre. On constate malheureusement un grand déséquilibre au grand dam des Africains, qui curieusement contribuent très peu à la dégradation de l'environnement. Car, les Africains, dans leur lutte pour la philosophie de l'authenticité, le retour à la vie naturelle, se livrent à la critique des sociétés industrielles considérées comme sources des problèmes environnementaux à travers la pollution atmosphérique. Ayant fait le choix culturel des techniques artisanales, du mode de vie naturel fondé sur les perceptions morales ancestrales, les sociétés africaines sont très peu industrialisées au point que leur part dans l'émission des gaz à effet de serre se chiffre à moins de 5% au plan mondial. Mais à leur corps défendant, ils subissent les conséquences des problèmes environnementaux au même titre que les pays émetteurs de grandes quantités des gaz à effet de serre et responsables des nuisances écologiques et parfois ils en subissent plus que certains pays fortement industrialisés. Les énormes conséquences sanitaires, écologiques et économiques de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl depuis 1986 sont encore vivaces dans tous les esprits.

Dès lors, on est en droit de se demander à quoi bon de prioriser les techniques artisanales au détriment de l'industrialisation, des sciences et de la technologie et en fin de compte en subir plus les affres que ceux qui en sont les plus grands acteurs. Le monde étant devenu un village planétaire, aucun continent ne peut rester en marge des événements malheureux survenus dans un coin du monde. Au lieu de demeurer les éternelles victimes innocentes, il convient que les Africains s'approprient eux aussi les moyens technologiques du monde contemporain pour partager avec les autres nations les mêmes avantages et les mêmes inconvénients de manière à établir la parité avantages et risques. Il est grand temps qu'ils comprennent qu'ils ne sont victimes que du choix culturel qu'ils ont fait depuis les indépendances. Comme nous l'avons évoqué supra, les sciences et la technologie régissent tous les domaines de la vie contemporaine et exercent une telle influence sur la culture en général que les pays industrialisés par la même technologie, trouvent d'une certaine manière, les moyens pour atténuer les effets secondaires de l'industrialisation au profit de leurs populations. Les peuples africains qui se sont rendus inaptes à se procurer les voies et moyens pour parer à toutes éventualités d'où qu'elles viennent, sont ainsi condamnés à faire les frais des dégâts occasionnés par les autres. La Chine est l'un des pays les plus pollueurs du monde entier mais plusieurs villes africaines sont

plus polluées que Pékin, A.A (n.d.). « Les habitants de Paris, Londres, Los Angeles ou Hong Kong respirent un air plus pur qu'il y a un an (2022), tandis que ceux de N'Djamena, Bagdad ou New Delhi souffrent de niveaux de pollution plus élevés ». Nous pensons objectivement que ce n'est pas en se retirant de l'histoire pour s'enfermer dans une tradition intemporelle, ni en tournant le dos en bloc à une modernité caractérisée par la technologie de l'information, la médecine au laser, l'aéronautique, les Trains à Grande Vitesse, etc..., laquelle modernité est assimilée à ce que l'Occident a de pire, mais aussi de meilleur, que ce déséquilibre cessera, que la balance cessera d'être déficitaire à notre rencontre.

Les limites de nos cultures se sont manifestées depuis les temps de nos ancêtres. Si les Européens explorateurs, missionnaires ou commerçants avaient pu voyager sur terre et sur les océans pour atteindre les côtes africaines au XVIe siècle, c'est déjà un signe de supériorité car nos ancêtres ne disposaient pas de ces moyens de déplacement en ces moments, encore moins leur postérité plusieurs siècles après. En outre, qu'ils en arrivent à s'imposer à nos aïeux, les soumettre aux ordres par des affrontements armés et enfin les diriger (coloniser) sur leurs propres territoires pendant plusieurs siècles malgré les résistances, la faiblesse des moyens de nos ancêtres par rapport aux leurs ne fait plus l'objet d'aucun doute. Ne pas reconnaître cette différence de rapport de forces, c'est faire preuve d'une grave erreur d'appréciation monumentale. Car si nous devons continuer à faire comme nos aïeux au XXIe siècle, logiquement nous ne pouvons que subir le même sort qu'eux, connaître l'échec dans tous les domaines du monde contemporain.

En effet, Hazoumè (1989) nous rappelle l'incertitude des révélations oraculaires prédites par la géomancie appelée "fa" dans le Golfe de Guinée qui pourtant est considéré même jusqu'à nos jours comme source infaillible de connaissance que l'on consulte au quotidien et à toutes occasions pour sonder des préoccupations d'ordre social, moral, politique, etc. Pour demander la main d'une fille, entreprendre une activité commerciale, agricole ou artisanale, et surtout pour faire une déclaration de guerre, le "fa" en tant que moyen certain de révélation du savoir est mis à contribution. Pourtant, les prédictions de l'oracle "fa" ne sont pas souvent au rendez-vous, elles sont la plupart du temps en contradiction avec la réalité et se révèlent manifestement fausses et trompeuses au point que le roi Guézo ne cacha pas ses réserves au sujet de l'incertitude du "fa". Dans cette perspective, Hazoumè (1989) écrit : « Le Destin m'a prédit la longévité, il est vrai. Mais ses prédictions sont si souvent démenties par les événements, que je finis par perdre confiance en lui » (p.214). Si depuis le XIXe siècle, les révélations divines ou ancestrales suscitaient tant d'inquiétudes et de déceptions non seulement au sein des populations mais aussi aux yeux des

rois, qui malgré tout incarnent l'autorité suprême du rayonnement des temples, il y a lieu de constater les limites de ces sources de connaissances traditionnelles. L'absence de ce discernement crée une confiance aveugle, totalement illusoire et un état d'existence obscurantiste semblable au mythe de la caverne par lequel Platon (1993) présente des prisonniers qui confondent la vérité à l'illusion. Le roi Guézo ne s'est pas seulement limité à dénoncer les insuffisances des révélations de l'oracle, il attire également l'attention du fils héritier sur la nécessité de s'en méfier et l'invite à prioriser les connaissances d'ordre naturel, Hazoumè (1989) avertit ainsi le fils héritier : « Donc la connaissance de la nature humaine te guidera plus sûrement que l'oracle dans le gouvernement de ce pays », (p.214). Si déjà il y a plus de deux siècles que le roi Guézo était persuadé que la connaissance naturelle, celle fondée sur les aptitudes humaines sont plus fiables et susceptibles de nous éclairer dans l'investigation de la nature, on peut s'indigner que l'on continue de se fier aux révélations surnaturelles, aux consultations des oracles qui sont du domaine métaphysique et par conséquent au-delà de nos capacités d'investigation, des pouvoirs de la raison et de l'intelligence humaine. Quand on sait scientifiquement que la foudre est un phénomène naturel de décharge électrostatique qui se produit dans l'atmosphère, entre des régions chargées électriquement, et peut se produire à l'intérieur d'un nuage ou entre plusieurs nuages, on ne peut plus continuer à dire comme en pays "fon" au Sud du Bénin qu'elle est l'expression de la colère de dieu "xèvioisso", dieu du ciel et du tonnerre chargé de la justice immanente selon la culture "fon". Certes, comme dans tous les pays du monde, chaque société a sa mythologie qui expose l'histoire des mythes qui constituent le ciment culturel, le référentiel en matière des us et coutumes de la société. Ainsi, conservés dans des documents et sous forme d'image sur des disques, ces mythes constituent la mémoire culturelle de la communauté pour la postérité. Mais point n'est besoin de croire en une liaison réelle entre la foudre et une divinité qui serait dotée d'une volonté d'action et qui peut agir dans la vie sociale et influencer le quotidien des humains.

C'est justement à ce niveau que se situe la différence fondamentale entre les Occidentaux et les Africains. Les premiers ont très tôt compris que le monde surnaturel et métaphysique est inaccessible par les moyens humains d'investigation que sont la raison, l'intelligence, la mémoire, etc., c'est-à-dire les facultés humaines. Le monde surnaturel plein de ténèbres, d'obscurité et des forces occultes, il ne saurait servir de sources de lumière et de clarté dont l'homme a besoin pour étudier la matière et pénétrer les phénomènes naturels. Ainsi, ils ont abandonné les méthodes traditionnelles telles que les révélations oraculaires, les consultations des ancêtres et se sont tournés vers les moyens naturels d'investigation. En réalité, quand nous

parlions tantôt du choix culturel, les Occidentaux avaient fait eux aussi, comme toutes les communautés humaines dans l'antiquité, le même choix fondé sur les traditions mais qu'ils ont abandonné dès le XVI^e siècle. Le Moyen-Age européen qui a précédé cette période en offre des témoignages édifiants. A leurs suites, les peuples asiatiques se sont engagés eux aussi sur la voie rationnelle qui conduit vers les sciences. Tschibangu (2002) a affirmé au sujet des sciences et de la technologie :

Elles ont ainsi été bien assimilées et appliquées par les nations d'Asie, notamment le Japon, les pays du Sud-Est asiatique, la Chine, l'Inde, au cours du XX^e siècle, où le monde entier a pu saluer leur émergence remarquable du point de vue du développement (p.239).

Au regard de tout ce qui précède, il s'avère indispensable que les Africains s'imbriquent dans la nécessité rationnelle qu'il faut percevoir comme un devoir historique en vue d'occuper finalement leur place sur l'échiquier international en s'appropriant les méthodes scientifiques et technologiques. Tschibangu (2002) nous dit à cet effet que :

Afin de pouvoir entrer une fois pour toutes, sans retour, sur les chemins de la créativité et l'efficacité continues du développement par la science systématique et la technologie, les sociétés africaines sont sommées d'opter résolument, tout en gardant les principes essentiels dans ce qu'ils ont d'objectivement valide et réellement positif de leur tradition de pensée, d'entrer dans la voie de la rationalité moderne techno-scientifique. Cela, toutes les sociétés humaines ont dû le faire chacune à son tour pour parvenir à réaliser des avancées toujours notablement progressives sur la voie du développement intégral, (p.239).

Discussion

La révision ou la réorientation du raisonnement et du mode de pensée des Africains n'est pas encore à l'ordre du jour aux yeux de ceux qui se réclament du panafricanisme. La littérature disponible offre plusieurs positions ou thèses qui soutiennent des théories contraires faisant observer que les traditions africaines offrent les meilleurs moyens de lutte contre la dégradation de l'environnement. La chaleur humaine qui caractérise les relations sociales et individuelles en Afrique constitue des sources d'inspiration pour l'instauration de la paix dans le monde. La lutte pour l'authenticité est si encrée dans les esprits que tout le monde est persuadé que l'avenir de l'Afrique est intrinsèquement lié au développement de ses traditions.

Certes les voies qui conduisent aux résultats sont si jonchées d'embûches qu'il ne sera pas aisé de les atteindre. Le contexte d'une haine

viscérale contre la politique française en Afrique francophone ne facilite pas non plus le combat. De même, le changement de mentalité qui se manifeste par la promotion de la rationalité avec l'abandon des traditions rétrogrades peine à décoller vu que les valeurs ancestrales exercent une certaine pesanteur au point d'obscurcir toutes les pistes. A ces obstacles s'ajoutent les soutiens occidentaux à travers certains penseurs tels que Lévi-Strauss (1985) au plan littéraire qui confortent les Africains dans leur position. Citons également Rousseau (1985) dans sa critique des sciences et de la technologie où il prône la vie naturelle au détriment de la société moderne dans son ouvrage. De même certains députés ou hommes politiques européens condamnent et dénoncent les politiques des gouvernements et institutions européennes qu'ils jugent nuisibles et très défavorables à l'Afrique, ce qui reconforte les Africains dans leurs positions africanistes et traduit les contraintes des recherches.

Néanmoins l'espoir n'est pas totalement ruiné étant donné que des voix s'élèvent de plus en plus pour souligner les responsabilités des Africains dans leurs retards et évoquent la nécessité de s'engager dans une option de rationalité scientifique en vue d'assurer l'indépendance dans la production industrielle.

Conclusion

La vie religieuse et les différents rites sociaux constituent un aspect de la culture qui peuvent durer des siècles sans évolution de sorte que les fidèles et les peuples ne s'en émeuvent guère. Les formes de salutations, l'art culinaire et vestimentaire, la célébration des obsèques, des naissances et des mariages peuvent résister aux temps sans induire des nuisances considérables.

Dès lors que l'on aborde les questions morales et éthiques comme d'autres aspects de la culture, bien qu'elles paraissent aussi rigides que les précédentes, elles résistent moins aux assauts du devenir. Le lévirat, l'excision, le mariage forcé ou prématuré, l'exclusion de la femme de l'héritage, le rejet des jumeaux de la société ou des enfants nés avec certaines malformations congénitales, etc. sont susceptibles d'évolution ou de changement vu qu'ils sont sources de souffrance, d'atteinte à l'intégrité de l'homme et de nuisance morale et matérielle.

La troisième catégorie contrairement aux autres est primordiale et hautement fluctuante et se prête à toutes les possibilités d'ouverture. La lutte contre les aléas climatiques, les moyens de déplacement et de transformation de la nature, les techniques d'information et de soins de santé, le mode de construction de l'habitat, de l'urbanisme et des routes exigent un changement profond et radical de notre mode de pensée et une réadaptation permanente au rythme des avancées de l'humanité. Ainsi, la question du développement

est beaucoup plus liée à cette catégorie qu'aux autres et nécessite l'engagement sur la voie de la rationalité moderne qui n'est pas un débat entre continents, encore moins entre Blancs et Noirs car la raison et l'intelligence n'ont pas de couleurs ni lieu de naissance./.

Conflit d'intérêts : L'auteur n'a fait état d'aucun conflit d'intérêts.

Disponibilité des données : Toutes les données sont incluses dans le contenu de l'article.

Déclaration de financement : L'auteur n'a obtenu aucun financement pour cette recherche.

References:

1. Aristote, (1970). La Politique, Paris, Vrin.
2. Bénédicte, R (1972). Echantillons de civilisation. Paris, Plon.
3. Cakpo, M (2018). La naissance du fa. Ctonou, Laha.
4. Coquery-Vidrovitch, C (2002). Histoire du monde, histoire de l'Afrique, histoire de France. In La rationalité, une ou plurielle ? Dakar, CODESRIA.
5. Hazoumè, P (1989). Doguicimi. Paris, Maisonneuve et Larose.
6. Hebga, M (2002). Pour une rationalité ouverte : Universalisation de Particuliers culturels. In La rationalité, une ou plurielle ? Dakar, CODESRIA.
7. Kant, E (1943). Critique de la raison pratique. Paris, PUF.
8. Leiris, M (1978). Race et Civilisation, Paris, Garnier-Flammarion.
9. Lévi-Strauss, C (1985). Anthropologie structurale. Paris, Plon.
10. Lévi-Strauss, C (1995). Race et histoire. Paris, Gallimard.
11. Platon, (1993). La République. Paris, Folio.
12. Platon, (1997). Protagoras. Paris, Flammarion.
13. Rousseau, J-J (1985), Discours sur les sciences et les arts, Paris, Flammarion.
14. Sartre, J-P (1996). L'existentialisme est un humanisme. Paris, Gallimard.
15. Sounaye, A (2002), La guérison dans la médecine traditionnelle. In La rationalité, une ou plurielle ? Dakar, CODESRIA.
16. Tschibangou, T (2002). La rationalité et sa mondialisation. In La rationalité, une ou plurielle ? Dakar, CODESRIA.

17. A.A. (n.d.). Santé. Qualité de l'air : les villes les plus polluées du monde. <https://focus.courrierinternational.com> Consulté le 04/05/2023, sur URL